

CYCLE LIEUX RARES, CITÉS PHARES

## Mexique colonial, un bilan historique

Pays en plein essor économique lié à ses voisins d'Amérique du Nord, le Mexique est aussi une société multiple, métissée et divisée. L'importante minorité indigène n'arrive pas à faire reconnaître ses droits ancestraux et vit dans les conditions du Tiers Monde. Ici, au XVI<sup>e</sup> siècle, les explorateurs venus de l'Ouest imposèrent aux autochtones le fructueux système colonial au terme d'un malentendu culturel. Un voyage dans cette région où demeurent tant de témoignages du passé, peut éclairer sur le long terme le destin d'une humanité où le Nord et le Sud poursuivent l'inégale confrontation.

**Christian Loubet**

**Professeur d'histoire moderne**  
(Civilisation occidentale – mentalités, art)  
Université de Nice

*Un guerrier indigène, fresque de Diego Rivera  
au Palais national de Mexico.*



D.R.

## La conquête

### Cortés chez les Aztèques

Rappelons les péripéties d'un événement unique dans l'histoire. Après les découvertes de Christophe Colomb, l'exploitation des Caraïbes sur 200 000 km<sup>2</sup> autour d'Hispaniola et Cuba, a épuisé les ressources locales et la population indigène en moins de trente ans. Les Espagnols envisagent alors de nouvelles expéditions vers le continent deviné. Le gouverneur de Cuba Vélazquez hésite à y engager de gros moyens après deux échecs. Cortés, son secrétaire, va lui forcer la main en février 1519.

Hernan Cortés, cadet d'humble noblesse ("hidalgo"), réside depuis 1504 aux Antilles et depuis 1511 à Cuba. Lettré frotté d'humanisme, il est surtout un colon et un entrepreneur moderne. Il va se révéler excellent stratège. Il aborde en mars, avec 11 navires, 600 soldats et marins, 17 chevaux et 10 canons, sur la côte du Golfe où il immobilise ses vaisseaux. Le 22 avril, il affirme la mission évangélisatrice en fondant au milieu des territoires indiens la cité de la "Vraie Croix" (Vera Cruz). Il instaure un pouvoir illégal en se faisant proclamer par ses compagnons "capitaine général". Entre juillet et novembre, il traverse le plateau et parvient à Tenochtitlán, capitale de la Confédération aztèque.

Cortés maîtrise la communication. Il a retrouvé J. de Aguilar, naufragé lors d'une expédition manquée, bien intégré en pays maya. Au Tabasco, on lui offre Malintzin, princesse vendue comme esclave par les Aztèques, qui rêve de vengeance. Grâce à ces truchements, il découvre les croyances et les coutumes locales qu'il utilise dans sa stratégie de domination (impressionner, tromper, dominer). Cela concerne bien sûr les navires, les armes à feu, les cuirasses et les chevaux mais aussi la "magie" mythique de l'homme blanc barbu, et la mise en scène de ses actions (comme la traversée du volcan Popocatepetl, "demeure des dieux"). Il l'emportera surtout parce qu'il saura dresser les Mexica contre leurs rivaux, contraints par des traités inégaux aux sacrifices humains rituels de la "guerre fleurie" (Tlaxcala).

Bien accueillis à Mexico, le 8 novembre 1519 par le Tlatoani Moctezuma, les Espagnols sont traités en hôtes princiers dans



**“Je crois qu’à cause des œuvres impies, scélérates et ignominieuses perpétrées de façon si injuste, tyrannique et barbare, Dieu répandra sur l’Espagne sa fureur parce que toute l’Espagne a pris sa part des sanglantes richesses usurpées au prix de tant de ruines et d’exterminations.”**

(Bartolomé de Las Casas, *Histoire des Indes, vers 1560*)

une capitale qui les impressionne. Le chroniqueur Bernal Diaz del Castillo nous a laissé le témoignage émouvant de la splendeur du monde mexicain à la veille de sa destruction... Mais le gouverneur Vélazquez a envoyé Panfilo de Narvaez pour arrêter Cortés qui a outrepassé son mandat. Celui-ci part à Vera Cruz et le convainc de participer à l'aventure avec sa troupe d'environ 500 hommes (mai 1520). Entre temps, à Tenochtitlán, les chrétiens provoquent imprudemment un massacre (10 000 morts, 23 mai) pour empêcher les sacrifices humains de la fête du Toxcatl. Moctezuma est assassiné, les Mexica chassent les Espagnols au-delà de la lagune qui entoure la capitale ("Noche Triste", 30 juin – 450 tués). Mais Cortés est revenu avec ses renforts.

Les épidémies liées au contact biologique, ravagent alors une ville qu'entourent des milliers d'indigènes alliés aux Espagnols.

Avec 13 bateaux légers Cortés asphyxie l'île de Tenochtitlán qui succombe après un siège de 80 jours (30 mai-13 août 1521). Il reste à investir l'appareil de l'État. Cuauhtemoc le jeune et ultime souverain d'un protectorat aztèque sera exécuté pour trahison (après baptême) lors d'une expédition en pays maya (1527). Cortés deviendra gouverneur de la "Nouvelle-Espagne". Mais un vice-roi sera nommé en 1535, la famille du conquistador ne conservant en fief que le Marquisat del Valle. La Malintzin, dont le rôle avait été essentiel, donna un fils à Cortés qui la répudia pour accueillir son épouse espagnole. Toutefois il reconnut ce premier métis. Le rôle de la jeune femme est aujourd'hui au Mexique plutôt perçu comme une trahison.

### Le choc des cultures

On peut risquer une interprétation de ces événements sans précédent.

#### La pensée magique

En face des relations explicites (et partiales) que nous ont laissées les acteurs occidentaux (Cortés, Bernal Diaz del Castillo, puis Oviedo et Las Casas), une douzaine de documents illustrés (dits *codex*) permettent de saisir ce que fut le choc de la conquête dans les mentalités indigènes. Ces textes et ces dessins expriment une "pensée sauvage" dans un style spécifique (redondances, symétrie, dualité ; vision magique, présages et prophéties ; langage symbolique et allégorique).

De nombreux présages préudent à l'arrivée des Blancs. Le roi-prophète Nezahualpili de Texcoco est mort en 1515 en annonçant les catastrophes imminentes. L'épi de feu

dans la nuit, l'incendie mystérieux d'un temple, le bouillonnement des eaux, les hurlements nocturnes d'une femme, et les visions des hommes-cerfs : ces signes inquiètent Moctezuma qui interprète avec angoisse les premiers témoignages en prenant d'abord les Espagnols (dès 1517) comme mandataires de Quetzalcoatl (Serpent à Plumes). Le dieu civilisateur, incarné dans la personne du prince Toltèque, avait été écarté jadis au profit du dieu tribal aztèque. On craignait qu'il revienne pour récupérer son trône dans une année I-Roseau. Quand Cortés détruit la ville sainte de Quetzalcoatl, Cholula, il apparaît que les envahisseurs sont des "êtres" d'une autre nature. Toutefois, il est impossible de soupçonner qu'ils ne constituent qu'une infime avant-garde de l'Occident chrétien !

### L'affrontement de deux logiques

Après les cadeaux, l'empereur – qui a songé à fuir – dépêche en vain ses sorciers. Il accueillera Cortés avec inquiétude, méfiance et courtoisie le percevant comme doué d'une puissance mystérieuse (invincible). Mais alors la cupidité et la violence absurde des Blancs (qui se sont aussi révélés mortels) permet de rectifier l'erreur. Les malentendus subsistent : les Indiens pensent que les Blancs "mangent l'or". Des armes prises à l'ennemi sont simplement consacrées aux dieux par les indigènes. L'horreur de certaines coutumes incompréhensibles (sacrifices humains) donne aux chrétiens une motivation supplémentaire.

En face d'une ritualisation encore plus scrupuleuse de la guerre on se heurte au "sacrilège" des barbares qui jouent sur la surprise et massacrent (même la nuit). Moctezuma perd pied car il ne maîtrise jamais la logique de l'adversaire, alors que c'est l'inverse pour Cortés. Quand il fait alliance avec Tlaxcala (d'abord soumise) il perturbe la diplomatie rituelle de la région. En face du questionnement métaphysique des Aztèques perplexes, le "que faire" pragmatique et machiavélique des Européens se révèle efficace.

La vision chronologique des Espagnols s'inscrit dans la visée chrétienne de la croisade bénie par Dieu : au lieu d'un recours prophétique au passé, c'est l'espoir d'une "terre promise". Cortés réclame bien "son trône" au nom de l'empereur Charles Quint et du Dieu chrétien ! Au contraire, la vision

cyclique du temps enferme les indiens dans un système clos. Ils assument jusqu'au suicide collectif la fin d'un monde et la mort des dieux. Si habiles à rendre la mort positive, ils ne sauront pas "phagocyter la mort venue d'ailleurs" (Ch. Duverger) et donnée autrement.



### La parole figée ou la "mort des dieux"

Le langage et les pictogrammes exprimant un ordre du monde, fournissent une clé : il y a des signes, et des rites. Tout destin est déterminé. La violence et la guerre rentrent dans une circulation des énergies. Or les faits qu'on rapporte à Moctezuma bouleversé, ne rentrent pas dans les systèmes d'explication (multiplication de présages, de sacrifices et d'opérations divinatoires vaines). "Maître de la Parole" (Tlatoani) le souverain reste "muet de stupeur".

Mais le massacre de Cholula et celui du Toxcatl sont présentés selon une dramatisation pathétique qui souligne le sacrilège et la barbarie des agresseurs. La description de Mexico assiégé prend des allures d'apocalypse. Les Indiens meurent avec courage. Même ceux qui ont choisi le parti de Cortés par haine des dominateurs aztèques ou par calcul (utiliser les étrangers pour modifier l'ordre politique mexicain) sont des victimes. La plupart s'inclinent devant la force du destin.

Les Aztèques, adorateurs de Huitzilopochtli (Soleil levant, dieu de la guerre) étaient des conquérants voués à la victoire. Après l'écroulement de la société indienne, l'interprétation du monde se révélant caduque, les témoignages expriment la perte du sens. Même christianisés, les indigènes évoquent d'une manière poignante le désastre et la destruction opérés par les chrétiens – souvent dénoncés dans leurs contradictions.

## Mayas : l'autre Mexique

### Les expéditions

Dès 1511, des naufragés avaient échoué sur les côtes du pays des Mayas alors divisé entre de petites cités rivales et décadentes. L'un était le fameux Aguilar ; un autre, Guerrero, épousa une princesse locale et mourut en résistant aux Espagnols. Deux expéditions en 1517 et 1518 n'eurent guère de résultat. En 1523, Alvarado avec 300 Espagnols et des Tlaxcalteques, entreprend la conquête du pays Quiché et affronte victorieusement le chef Tecum Uman. Le lieu de la bataille décisive (le 20 février 1524) sera baptisé Quetzaltenango ("Défendu par le Quetzal"). Le duel est resté légendaire.

Les hautes terres du Sud furent dominées en 1525 (Guatemala). Sur la côte du Golfe, Cortés en 1527 soumit des Chontales. Cuauhtemoc qui l'accompagnait fut alors exécuté (témoignage de la relation du Tabasco, copie du XVIII<sup>e</sup>). Les Mayas du nord du Yucatan résistèrent plus vigoureusement. L'expédition décisive n'eut lieu qu'en 1541-1542 (Montejo). En 1546, une révolte, suscitée par des prophéties astrologiques, fut écrasée : désormais la conquête était totale, mais des foyers de troubles subsistèrent jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

### Les documents

Les *Annales des Quichés* décrivent sur un mode épique la résistance de Tecum Uman (versions espagnoles du XVI<sup>e</sup> s.). En idiome





Arrivée de Cortés et des conquistadors au Mexique. Fresque de D. Rivera

maya, on possède la *Chronique de Chac Xulub Chen* mais surtout les 18 livres du Chilam Balam dont le plus remarquable est celui de Chumayel (copie du XVIII<sup>e</sup>) avec deux chapitres sur la conquête. Ces textes mystérieux expriment sous une forme "prophétique" la vision des sages. Obsédés par le thème du temps (recherche des présages, examen des signes, analyse des faits en rapport avec les astres), les Mayas considéraient les étrangers comme des *tseules*, des êtres venus d'ailleurs pour "châtrer le soleil" (au Guatemala on les prit au début pour les dieux, mais pas au Yucatan). Les textes insistent surtout sur la contradiction entre le discours moral des chrétiens et la cruauté de leur comportement destructeur.

## L'exploitation

### La domination coloniale

La phase de conquête trouve sa limite vers 1550. Dans le Nord du Mexique, les nomades Chichimèques se laisseront lentement acculturer, attirés par le trafic de chevaux et de bétail. Un réseau de forts encadre ce pays sec et peu peuplé dont l'intérêt se concentre dans les filons miniers pour lesquels on cherche de la main d'œuvre. Les missionnaires contribuent à apprivoiser les Indiens.

Ces sociétés archaïques offrent peu de prise. On constate que les Espagnols ont plus facilement contrôlé des sociétés évoluées, dans des zones climatiques tempérées, en "décapitant" leur État mais en laissant subsister

les structures. Ils y ont superposé leur pouvoir et, à terme, perverti tous les rapports sociaux. Le domaine espagnol et les principautés indiennes sont théoriquement régis par le Conseil des Indes sous l'autorité du roi qui délègue des vice-rois en Nouvelle-Espagne (Mexique, 1535) et Nouvelle-Castille (Andes, 1543). À l'étage régional, il y aura neuf capitaineries générales avec leurs *audiencias* (tribunaux). Les cités coloniales, avec leurs *cabildos* (conseils) sont regroupées en *corregimientos*. Les villages indiens avec leurs caciques reconnus, peuvent en principe conserver des institutions traditionnelles pourvu qu'ils satisfassent aux obligations du tribut et du culte catholique.

Le violent traumatisme subi par les indigènes se traduit par un effondrement de la démographie à 80-90 % qu'on a pu évaluer à partir de documents fiscaux et paroissiaux (cf. les historiens de Berkeley, vers 1950). Aux Antilles, ne subsistent que 100 000 indigènes en 1520, sur plusieurs millions d'habitants. Les exploitations d'Hispaniola puis de Cuba ont causé une mortalité effroyable (travail forcé, déportation, violence, épidémies). Les Noirs arrivent ensuite. Dans le grand Mexique, en 1600, ne subsisteraient que 2 des 20-25 millions d'habitants estimés au moment de la grandeur aztèque. Au Pérou les autochtones seraient passés de 8-9 millions à 1,5 vers 1600.

La violence de la conquête est sans doute survenue dans un moment de saturation structurelle. L'importation de bétail européen et la nécessité de le nourrir ont aggravé

la situation. Mais c'est le choc microbien (à Mexico dès 1520) qui est responsable de l'hécatombe, bien plus que les massacres de la guerre. Ayant vécu isolés dans leur continent, les Indiens étaient très sensibles au moindre virus. Les Espagnols en profitèrent sans mesurer les conséquences. Des récurrences épidémiques (pestes ou varioles) secouent régulièrement l'espace colonisé et se propagent : 1520, 1545, 1560, 1585.

Le creux démographique maximal, vers 1550, rejoue sur la génération suivante (1575). Une remontée s'affirme en fin de siècle. L'arrivée des esclaves importés par le détournement et l'intensification de la traite des Noirs constitua un élément essentiel de la nouvelle structure démographique et sociale (12 millions importés en trois siècles). Le bétail permit dans un deuxième temps une amélioration de la production, du travail, de l'alimentation.

La chute des États, l'implosion des structures sociales et mentales et l'imposition d'un mode de vie lié à une acculturation radicale : ces éléments psycho-sociologiques constituent une troisième cause. L'importance des suicides et le vagabondage révèlent la crise ultime d'une civilisation, vécue comme "fin du monde". Enfin le travail forcé qui aggrave sans les compensations d'usage, les corvées et les services des exploités (sans contre-don de l'État), affaiblissent les populations et déstructurent les villages



Église indigène de San Andres Xecul

(déportations massives et régulières vers les mines ou les plantations). La ponction opérée dans la catégorie des femmes jeunes (captives et nourrices) contribue à terme à modifier les équilibres biologiques et sociaux. En fait, les nombreux métis ne sont pas souvent reconnus. En 1549, on leur interdit toute charge civile ou religieuse. La majorité retourne au village ou s'installe dans les faubourgs des villes pour former peu à peu une population nouvelle, mal intégrable. Elle ne pourra s'imposer qu'au XIX<sup>e</sup> s. représentée par les classes moyennes qui revendiqueront l'indépendance. En 1570, au Mexique, il y a déjà environ 250 000 métis pour 120 000 Blancs et 5 millions d'Indiens.

### L'exploitation des Indiens

#### L'encomienda

Distincte d'une conquête territoriale, la *conquista* à l'espagnole se caractérise par la domination des hommes et l'exploitation de leur travail par les nobles vainqueurs. Sur place les paysans indigènes sont répartis entre les conquérants (*repartimiento*) dans le cadre des *encomiendas* (souveraineté de type féodal sur les villageois "protégés et évangélisés"). Les Indiens apportent leur force de travail et les villages doivent, dans le cadre du tribut, un certain nombre de prestations.

Malgré la réforme des abus (en 1542-1544), ce privilège instaure une forme de servage dont profitent vers 1570, 4000 seigneurs-colons qui ne peuvent cumuler leur fonction avec une charge publique, ni transmettre leur pouvoir (en principe). Mais les grandes familles du colonat fournissent les juristes (*letrados*) des tribunaux régionaux et s'arrangent pour tourner les lois. De même les jugements lèsent le plus souvent les villages indigènes autonomes dont les droits sont souvent battus en brèche (malgré l'appel possible au Défenseur des indiens). Le système est contrôlé de loin par des *visitas* d'officiers vice-royaux et des examens de sortie de charges.

D'autre part la terre publique (État, cultes) a été en partie redistribuée aux colons individuels ou aux communautés (*cabildos*, couvents). Les tributaires exploitent ces terroirs. Les petits lots de 85 à 170 hectares sont les *caballerias*. Regroupés ils peuvent constituer une *estancia* (grand domaine),

où l'on privilégiera l'élevage (*de ganado*) plutôt que l'agriculture (*de labor*). Dans le Sud-Est du Mexique tropical et humide, autour de Vera Cruz, s'impose l'économie de plantation (sucre).

Finalement, le système évoluera vers une forme quasi-féodale avec les *haciendas*, vastes territoires exploités par des Indiens tributaires, des prolétaires salariés endettés surtout métis (*peones*) et (en zone de plantation tropicale) d'esclaves noirs. Autour de la maison d'un maître de moins en moins résident, s'organisent les services sous la gestion des intendants. Ce premier colonialisme "impérial" apparaît comme une ultime modalité du système féodal.

#### Les mines de métaux précieux

C'est surtout l'exploitation des mines qui permet l'accumulation du capital : l'or antillais est épuisé vers 1540. L'argent est découvert dans la région de Zacatecas sur les plateaux sub-arides du Mexique-Nord. L'exploitation très pénible, est organisée vers 1550 : il y n'a pas assez de tributaires. On utilisera des salariés payés avec les textiles tissés surtout par des Indiennes corvéables dans de sinistres ateliers-prisons (*obrajes*). L'appel au service salarié est aussi un moyen d'étendre la domination sur les nomades Chichimèques (on leur offre parfois ces chevaux qui les fascinent). La richesse de la région, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> s., se manifeste encore dans la splendeur du baroque colonial de Guanajuato, Queretaro ou San Miguel de Allende. On peut y visiter aussi des souterrains de mines.

Mais au XVI<sup>e</sup> siècle, la fortune des Espagnols en Amérique n'est due qu'à 30 % à la zone nord. Le fabuleux gisement à ciel ouvert du Potosi (montagne d'argent et de cuivre) justifiera après 1570, le mythe d'El Dorado. C'est là aussi que l'exploitation coloniale trouvera son expression ultime de type concentrationnaire.

La hausse des prix en Europe est en rapport direct avec l'arrivée des métaux (cf. les démonstrations statistiques d'Hamilton). Les Habsbourg utilisent cette manne pour développer leur hégémonie au lieu d'investir : l'argent d'Amérique ira enrichir les autres États européens qui produisent de quoi vendre à l'Espagne "nouveau riche". Ce transfert est un des mécanismes essentiels de l'histoire moderne. Les Espagnols exploitent les Indiens, bêtes de somme d'un capita-

lisme en formation. Mais ils dilapident en vain la fortune mal acquise. On croirait voir la réalisation de la sombre prophétie du frère Las Casas à l'égard de ces "mauvais croisés"!

## L'évangélisation

### La "défense des Indiens"

Antonio Montesinos, dès la Noël 1511 à Saint-Domingue, stigmatise en chaire le comportement cruel des colons (accusés de péché mortel) "envers une race innocente". Ses frères dominicains vont développer la même argumentation pour obtenir une protection légale des Indiens (en principe non réductibles à l'esclavage).



La cathédrale de Guanajuato

Fils d'un compagnon du 2<sup>e</sup> voyage de Colomb, installé dans les îles dès 1502, à 17 ans, puis propriétaire de plantation, Bartolomé de Las Casas (1474-1566) opère vers 40 ans une véritable conversion en renonçant à son *encomienda* (et à ses esclaves). Prêtre en 1510, aumônier lors de la conquête de Cuba en 1512, dominicain en 1522, il se consacrera à la défense des Indiens. En 1517, dans son *Mémoire Utopique* présenté aux conseillers humanistes du roi, il décrit la violence de la colonisation antillaise et propose une expérience de "commune mixte" qui échouera. Le pape Paul III en 1537 souligne l'obligation de bien traiter les Indiens, qu'il considère comme de "vrais hommes". Les dominicains organisent alors des villages d'Indiens protégés dans la mission de la Vera Paz, au Guatemala, en 1540 (hygiène, agronomie, acculturation). Les colons viendront à bout de cette enclave en 1555. Mais l'expérience du protectorat sera reprise à grande échelle dans les *reducciones* des jésuites au Paraguay au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Las Casas, par un réquisitoire sur la "Ruine des Indes" (1540) demande la suppression de la féodalité coloniale et contribue à l'adoption des "Nouvelles Lois". Elles atténueront notablement le travail forcé et la rigidité du système de l'*encomienda*. Demeurent environ 4 000 *encomenderos* sur 160 000 colons vers 1580. Mais sur place les grandes familles créoles orientent les jugements des tribunaux (*audiencias*). Las Casas obtient en 1542 la charge officielle de "Défenseur des Indiens" (magistrature d'appel et d'intervention) et devient évêque du Chiapas (en pays maya) entre 1544 et 1552.

Dans la controverse de Valladolid organisée par Charles Quint en 1550 pour définir la légitimité de la colonisation, le chanoine Sepulveda justifie la domination sur les Indiens par leur état de "faiblesse naturelle". Las Casas, au contraire, se réclamant de l'évangile contre Aristote, reconnaît la "différence" des Indiens. Il décrit les traits de leur culture avec une "sympathie" méthodique. Il s'efforce de démontrer que la vertu des "bons sauvages" – qui ne sont ni barbares, ni impies – est plus évidente que celle des chrétiens corrompus. Il souligne tous les aspects positifs de l'organisation des sociétés indigènes. Il faut comprendre même leurs excès : des sacrifices humains ont existé dans la tradition judéo-chrétienne (les martyrs), le Christ a montré une voie de rédemption par le sacrifice de sa vie. Leur religiosité lui paraît un terrain très favorable à l'évangélisation "douce", sans travail forcé.

Pour Las Casas, il n'y a pas chez les Indiens une incompatibilité avec le message chrétien (contrairement aux Noirs africains ou aux musulmans dont la "nature" est différente). Les chrétiens d'Espagne ont une mission évangélistique. Mais ils la trahissent et défigurent le modèle qu'ils diffusent. Toutefois, malgré sa sympathie, Las Casas est trop "Européen" pour avoir reconnu la spécificité d'une culture "sauvage" qui canalise les énergies cosmiques dans un rituel sanglant, grâce à des victimes consentantes selon un processus de violence sacrée (cf. les thèses de Ch. Duverger ou de R. Girard).

Le dominicain est pourtant entendu, et il exerce une grande influence notamment sur la pastorale moderne de la "mission" qui relaye l'idéologie de croisade, dès le concile de Trente. En 1550, la conquête est

achevée, le débat inaugure la problématique de l'anti-colonialisme. Les termes de "conquête" et "conquistador" seront supprimés au profit de "découverte" et "colon". En 1573, Philippe II publie des "ordonnances de pacification".

Las Casas multiplie les écrits pour une apologie des Indiens en critiquant les excès des colons. Diffusé par les nombreux disciples de l'ordre, *Le manuel du Confesseur* (1547) manifeste sa rigueur selon une conception très moderne du mal social et permet une action efficace "à la base", du Pérou aux Philippines. S'il ne pouvait pas remettre en cause le fondement même de l'occupation de l'Amérique, Las Casas a souligné la violence faite aux Indiens "innocents". Son action sur le terrain est à l'origine d'un paternalisme humaniste et progressiste qui limita les excès. Dans son *Histoire de 1560*, il annonçait la colère de Dieu pour punir l'Espagne.

La "légende noire" de la conquête s'enracine dans ses écrits. De puissants intérêts s'opposent toujours à son éventuelle canonisation.

En 1539 et 1540, un autre dominicain, le théologien **Vitoria**, donnait à Salamanque, deux cours : "sur les Indiens" et "sur la guerre", qui contestaient la légitimité des conquérants. Ni le pape (maître du spirituel), ni l'empereur (limité à son domaine) n'ont un quelconque motif d'intervention sur ces sociétés fondées selon un droit naturel. S'il n'y a pas de "guerre juste", Vitoria reconnaît pourtant qu'on peut intervenir pour faire cesser une tyrannie ou défendre des innocents, ce qui ouvre la porte à des abus. Il était donc concevable qu'un empereur chrétien règne sur des royaumes indiens autonomes.

L'idéologie officielle de la couronne sera définie par le franciscain Sarmiento et les auteurs jésuites du Mémorial de Yucay (1573), après une enquête dans les villages des Andes, sur la tyrannie des Incas diabolisés. En 1571, la victoire de Lépante financée par les trésors d'Amérique serait le signe même de l'intervention positive de Dieu dans l'histoire humaine au profit des chrétiens en croisade contre les Turcs. Aux Indes, il incombe donc aux Espagnols de libérer les peuples des tyrannies diaboliques et d'extirper l'idolâtrie. Ce n'est possible que dans le cadre colonial ainsi légitimé.

## La Mission

### Pour une "conquête spirituelle"

En 1524 arrivent douze franciscains, suivis des dominicains et des augustins. Ils se répartissent le pays (les franciscains au Centre puis vers le Nord ; les dominicains dans l'isthme ; les augustins vers l'Est). Plus tard, en 1572, les jésuites s'orientent vers le Nord-Ouest. Ces poignées de missionnaires, peu soutenus par l'État, s'aventurent au-delà des zones conquises et se heurtent à des conditions difficiles (climats, morbidité, hostilité parfois). Motolinia en 1536 parle de 5 millions d'indigènes baptisés !

On baptise et on catéchise sommairement avec le souci d'intégrer au maximum les valeurs indigènes et de "christianiser" les mythes. On récupère des rituels anciens sous les formes chrétiennes de la confession (cérémonie pénitentielle publique dans certains cas de désordre chez les Aztèques), de la communion (les banquets d'anthropophagie rituelle ainsi "sublimés"), et du baptême. Cela ne va pas sans confusion. Certains rites locaux, par leur excès même, sont intégrables (ainsi des cérémonies pénitentielles masochistes du Michoacan où les Indiens se frappaient les uns les autres avec des lanières cloutées). Mais on trouve de fortes réticences à l'ex-



Ch. Lombet  
Procession de la Vierge à Antigua



Ch. Lombet  
La procession de Pâques

trême-onction dans les familles. Quant au mariage monogame, il est d'autant plus difficile de persuader les indiens de sa vertu que les espagnols présentent un anti-modèle. On assiste parfois, à des procès cocasses pour déterminer quelle est l'épouse légitime !

### Acculturation et assistance

Dans les villages de mission, les religieux ont développé l'exploitation des ressources (la culture de la soie au Michoacan). L'encadrement se double d'une pédagogie et d'une assistance technique réelle. Des caisses collectives soutiennent des programmes d'assistance qui se concrétisent souvent en dispensaires et hôpitaux. Ce paternalisme n'a qu'un inconvénient, c'est de traiter toujours les Indiens en mineurs : ils ne seront pas capables d'assumer leur autonomie plus tard.

Ces communautés, dirigées par des conseils indigènes cooptés, sont instruites par des offices et des séances de catéchèse. Le service est organisé (avec appel, registres, leçon et contrôle). Les sanctuaires sont souvent immenses (et situés sur des lieux déjà consacrés). Si leur splendeur gratifie la communauté, la construction lui coûte beaucoup de peines. Le luxe baroque du culte incorpore tous les éléments d'expression culturelle pour un "appel aux sens" encouragé par les jésuites. L'animation est très concrète : on procède beaucoup par l'image effrayante ou merveilleuse. La sensualité est canalisée dans des fêtes qui peuvent im-

pliquer repas et danses. Mais il faut exercer une grande vigilance pour éviter tout débordement, surtout dans les pèlerinages occasion de liesse populaire.

Le travail d'éducation fut d'emblée considérable. On latinisa pour les écrire, les langues orales, on instruisit les Indiens dans les techniques élémentaires. Mais il y eût trop peu d'établissements de haut niveau pour les Indiens et on laissa végéter l'intéressante expérience des huit collèges féminins de 1534. Le collège de Santa Cruz (Tlatelolco) fondé en 1536 pour 60 fils de notables Mexica, périclitera après 1570 faute de moyens : il était pourtant le creuset d'un métissage culturel positif. Le franciscain B. de Sahagun y réalisa une enquête anthropologique avec l'aide de ses élèves indiens qui constitue aujourd'hui la matière essentielle de nos connaissances sur le monde mexica (*Histoire de la Nouvelle-Espagne*, codex florentin manuscrit 1555-1585, imprimé au XIX<sup>e</sup> siècle).

Les meilleurs des jeunes étaient sélectionnés (regroupés au début dans des internats où ils menaient une vie conventuelle) pour devenir de futurs auxiliaires dans l'administration. Mais l'incapacité des Indiens au sacerdoce sera fermement affirmée, et leur ordination interdite à partir du concile de Lima en 1551 (les rares prêtres indigènes sont alors défroqués). Les internats deviennent de simples écoles. Il y aura des foyers isolés de piété. Mais on s'est privé pour longtemps d'un clergé local représentatif.

## Le syncrétisme

### Une religion de compromis dans une Église divisée

En 1600 il y a un archevêché, une université et neuf évêchés au Mexique. Les franciscains ont 200 couvents, les jésuites environ 150, les dominicains 90 et les augustins 66. Vers 1600, 2 évêques sur 3 sont des religieux. À partir de 1650, les créoles investissent autant l'épiscopat que les audiences (au détriment des Indiens). L'évêque Zumarraga se heurte vivement à l'audience de Mexico dès 1530 pour défendre ses prérogatives. Ces conflits entre pouvoir civil et religieux se doublent d'une rivalité entre les ordres et les séculiers venus plus tard. On assistera à de véritables batailles d'Indiens autour de leurs paroisses !

Les résistances sporadiques furent parfois violentes : ainsi dans le Nord, à Mixton, en 1542 (Alvarado y est tué). Des "hommes-dieux" surgissent parfois ici et là et entraînent des groupes fanatisés dans un culte mixte empreint de messianisme magique. Mais le syncrétisme s'impose rapidement. Le sacrifice rédempteur du Christ permet d'interpréter la fête du Toxcatl dont il est aisé de démontrer la perversion diabolique. On dégage la notion de dieu unique à partir de la Trinité, on précise la hiérarchie céleste et la définition de la Madone (vierge et mère d'un Dieu incarné !). Cela ne va pas sans malentendu.

Serge Gruzinski a étudié la "guerre des images" dans le Mexique colonial sur quatre siècles. Il démontre comment, sous l'impulsion des jésuites dans une conception baroque, les clercs ont canalisé la "vertu magique" des images-idoles de l'ancien temps (les *ixiptla*) alors que les franciscains avaient d'abord essayé d'investir l'image d'une fonction pédagogique, dans un esprit humaniste.

### Guadalupe et Quetzalcoatl

C'est l'évêque de Mexico Montufar (venu d'Andalousie) qui suscite vers 1555 le culte de la Vierge de Guadalupe pour récupérer le culte indigène sur un lieu "miraculeux" (Tonantzin, déesse-mère adorée au Tepeyac). On commémore alors une apparition survenue en 1531 au profit d'un Indien. Sur son vêtement, l'image d'une Vierge brune (comme celle d'Espagne mais sans l'enfant)



Tapis de pétales et de sciures pour la procession du Vendredi saint

Ch. Lombet

se serait imprimée dans le tissu d'agave. La peinture est l'œuvre probable de l'indien Marcos, élève de Pierre de Gand, missionnaire flamand. Une partie du clergé tentera de freiner cette croyance suspecte, récupérée et amplifiée ensuite dans une paroisse de Mexico. Codifié au milieu du XVII<sup>e</sup> et favorisé par les jésuites, le culte de la Vierge noire de Guadalupe prend l'ampleur d'un symbole national qu'il ne cessera plus d'être au travers des luttes de l'indépendance et jusqu'à nos jours. En 1910, le pape l'a proclamée patronne de l'Amérique latine. Juan Diego, le berger indien, a été béatifié récemment par le Vatican.

Pour Jacques Lafaye, cette projection est à l'origine d'une nouvelle culture "mixte", de la mexicanité qui s'imposera au XIX<sup>e</sup> siècle, au même titre que le "réemploi" de l'apôtre saint Thomas, dans le rôle du mythique Serpent à Plumes (Quetzalcoatl). L'assimilation de saint Thomas (dont la tradition atteste seulement la disparition "aux Indes") à Quetzalcoatl (dieu blanc barbu incarné dans un héros civilisateur toltèque vaincu et chassé) permet d'opérer un raccord des traditions qui confirme l'intervention de Satan (Tezcatlipolca) et le caractère démoniaque des Aztèques. Du coup l'idolâtrie s'expliquerait par subversion satanique dans le monde indigène.

Le dominicain Diego Duran (né en Espagne en 1537, mais résidant au Mexique depuis l'âge de 6 ans) a émis cette hypothèse sans preuve vers 1575 dans son *Histoire des Indes* (en 3 volumes), parce qu'il était frappé des ressemblances entre les croyances et les rites. Fray Duran (descendant de juifs convertis) développera une interprétation plus audacieuse vers 1580 : les Aztèques seraient l'une des tribus perdues d'Israël. Ils ont connu un exode, ils ont eu un prophète, ils ont reçu la manne et subi des cataclysmes (le déluge). Dans les rituels il y a beaucoup de similitude avec les pratiques juives – jusque dans les sacrifices humains archaïques. Il faut retrouver et épanouir ces communes racines dans la perspective chrétienne.

Duran, qui vécut au milieu de ses ouailles, représente un cas extrême d'intégration.

Même s'ils ont partagé leur mode de vie et témoigné en leur faveur, les missionnaires les plus dévoués sont quand même des colonisateurs exploitant la force de travail des indigènes en leur imposant de nouvelles croyances. Ceux-ci les ont assimilées à leur façon en les superposant aux anciennes, pour constituer cette étrange religion mixte "post-chrétienne" qui s'exprime aujourd'hui de façon spectaculaire dans la célébration des ancêtres à la fête de la Toussaint, ou dans les processions des "idoles" de la Semaine sainte.

**La douloureuse genèse du Mexique moderne concentre toutes les problématiques de l'histoire du monde occidental. Elle explique les conflits et les contradictions d'aujourd'hui, l'insuffisance du métissage, l'ambiguïté de la christianisation et la frustration des indigènes mal "assimilés".**  
**La revendication légitime de l'autonomie y est traitée comme une simple subversion.**  
**La colonisation et la mondialisation ont réduit d'autres sociétés à une condition tout aussi conflictuelle. C'est pourquoi aujourd'hui, en pays maya, Rigoberta Menchu et le sous-commandant Marcos sont des témoins lucides qu'il faut entendre pour comprendre notre destin collectif. ■**

Ch. L.

## Note sur les fresques de Diego Rivera

Dans le patio du palais National de Mexico, la série des fresques sur les sociétés indigènes, la conquête et l'histoire du Mexique a été réalisée entre 1929-1935 puis 1940-1951 par le plus célèbre des muralistes Diego Rivera (1886-1957). Formé dans l'avant-garde européenne, il a voulu ici constituer le "livre d'images du peuple" en se référant aussi bien à Giotto ou Piero qu'à Gauguin, ou à l'expressionnisme.

Dans cette peinture emblématique admirée par tous, la diversité culturelle d'un Mexique "métis" est revendiquée. Le Parti Révolutionnaire au pouvoir a multiplié dès 1922 les commandes aux muralistes (Rivera, Siqueiros et Orozco)... qui s'opposèrent violemment après 1927.

## Bibliographie

### Ouvrages fondamentaux :

- P. Chaunu : *Conquête et exploitation des nouveaux mondes* (PUF, 1969)
- S. Gruzinski et C. Bernand : *Histoire du Nouveau Monde, I et II* (92-93, Fayard)
- T. Todorov : *La conquête de l'Amérique – ou la question de l'Autre* (Seuil, 1982)
- M. Léon-Portilla : *L'envers de la Conquête, textes indigènes* (Fedérop, Lyon, 1977)

### Études particulières :

- Sur Cortés et la conquête : deux récentes biographies par Ch. Duverger et B. Bennisar (2002)
- Sur Las Casas : précise mise au point de M. Mahn-Lot (1992).
- Sur les Missions, thèse de R. Ricard : *La Conquête Spirituelle au Mexique au XVI<sup>e</sup>* (1933)
- Sur la culture "métisse" du Mexique colonial et le syncrétisme : J. Lafaye : *Quetzalcoatl et Guadalupe*, 1974 (audacieux mais contestable)
- S. Gruzinski : *La Guerre des Images*, 1990 (approche très neuve de la pastorale)
- Téléfilm : *La Controverse de Valladolid*, réalisation de J. D. Verhaeghe, texte établi et publié par J. C. Carrière, 1992 (fidèle à l'esprit de ce débat mais pas toujours exact sur les faits).